

L'autre mémoire

Testaments. Le témoignage et le sacré de Pierre Ouellet, Liber, 216 p.

Paul Chamberland

Number 242, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67994ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chamberland, P. (2012). Review of [L'autre mémoire / *Testaments. Le témoignage et le sacré* de Pierre Ouellet, Liber, 216 p.] *Spirale*, (242), 73–75.

L'autre mémoire

PAR PAUL CHAMBERLAND

TESTAMENTS. LE TÉMOIGNAGE ET LE SACRÉ

de Pierre Ouellet

Liber, 216 p.

Pourquoi ne décrirais-je pas le destin tragique de l'humanité entraînée vers la mort par son manque d'imagination ?

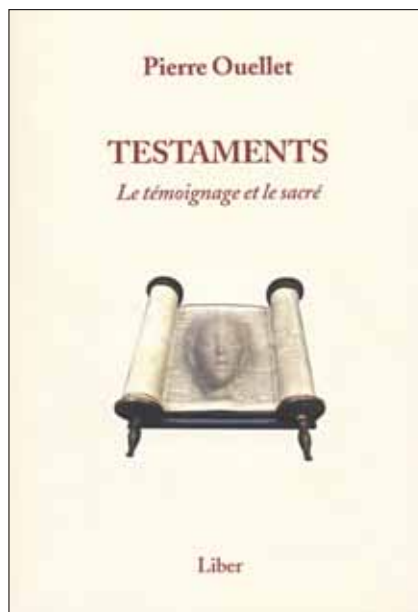
— Karl Kraus

La notion de mémoire informe le propos de *Testaments* et en circonscrit l'enjeu. Cet enjeu manifeste sa nécessité dans l'art et la littérature. Des appellations reviennent tout au long de l'essai : la Parole et l'Image, la Voix et la Vue, le Verbe et l' Icône, la Fiction, le Poème. Depuis « *la Nuit des temps* », les « *œuvres* » seraient portées par la mémoire humaine selon un mode qui leur est propre : leur nette « *mise à part* » qui, de ce fait, les assignerait d'emblée à la dimension du sacré. De cette dimension, elles témoigneraient selon deux modalités étroitement associées : le « *testimonial* », qui est offrande et sacrifice « *de la chair infiniment mortelle de l'homme* », et le « *testamentaire* », héritage légué à « *l'Inconnu, à l'Étranger* », et dont le « *bénéficiaire* » est « *l'Homme* ». Tous deux, testimonial et testamentaire, sont « *adressés* » à un « *tiers* » — à un Autre (peut-être au tout autre?).

Pierre Ouellet dit de la « *Mémoire d'Homme* » qu'elle « *transcende tout individu, toute collectivité et toute histoire* ». Si l'on s'en tient à ces quelques mots, la notion de mémoire semble de prime abord problématique en ce qu'elle mettrait hors jeu tant les faits historiques ou sociétaux que l'existence individuelle. Mais d'entrée de jeu, Ouellet précise qu'il a en vue une « *autre mémoire* » (ou une « *archimémoire* »), qui se démarque nettement de celle que tient pour acquise la discipline historique. Celle-ci élabore des récits linéaires qui ont pour pré-supposé la représentation d'une temporalité continue et homogène. Pierre Ouellet admet, après Benjamin et Scholem, l'incidence d'une *discontinuité temporelle* qui ouvre une dimension proprement transhistorique, messianique ou eschatologique, interceptant, virtuellement à tout instant mais sans jamais coïncider avec lui, le cours du monde.

Si l'« *autre* » mémoire « *porte* » « *l'art et la littérature* », c'est surtout en *certaines* œuvres où s'inscrit avec insistance la trace du moment fulgurant de cette interception qui ne se laisse violemment pressentir que dans les époques de crises où le destin de l'homme sur Terre est soumis à l'épreuve de l'extrême. C'est en tenant compte de cette précaution qu'il est possible d'affirmer avec l'auteur qu'en tant que « *manifestation la plus radicale* » de la Parole et de l'Image, l'art et la littérature constituent l'indispensable « *médiation* » de l'autre mémoire : « *La mémoire humaine dépasse tout homme et toute communauté : elle est ce qui porte la chaîne sans fin des paroles et des images qui se sont relayées d'homme à homme depuis le premier mot et la première trace jusqu'à celui ou celle qui reste imprononçable ou ininscriptible, vers quoi l'art et le poème dirigent notre regard à tout moment comme s'ils visaient dans le présent l'au-delà commun auquel se destinent l'homme et ses œuvres dont la "fin" comme l'"origine" se vivent maintenant, au cœur de la Mémoire qu'ils auront incarnée.* »

Dans « *Le Verbe et l' Icône* », l'homme entrevoit ou « *s'offre à* » ce qui le « *dépasse infiniment* » pour « *faire l'expérience extatique et traumatique de la Vie [...] et de la Mémoire* ». Il se soumet ainsi à « *l'épreuve du Monument vivant qu'incarne sa propre Humanité dont les racines s'enfoncent dans la Nuit des temps d'où il ne cesse de venir* ». La Mémoire serait alors celle de l'« *espèce* », si bien que, par la médiation de la Parole et de l'Image, « *chaque homme* » pourrait « *transcender son exis-*



tence en une expérience immémoriale [...] de son Humanité ».

L'anamnèse que sont de nature à susciter les œuvres d'art implique un net mouvement de transcendance parce qu'elle passe au-delà du connu ou du familier et va buter contre l'inaccessible : à ce qui a sombré dans l'oubli et s'y dérobe toujours. L'immémorial, c'est aussi bien l'« *infigurable* » et l'« *innommable* ».

LE TRANSHUMAIN ET LA TRANSHISTOIRE

La chute de l'homme « *dans l'oubli de lui-même* » affecte « *l'anthropos* », ou « *l'homo in statu nascendi* », soit l'être perpétuellement naissant, « *qui se restitue à l'origine de lui-même à chaque*

instant, conscient qu'il doit se donner le jour chaque jour dans ses œuvres ». Il « se fait et se refait plutôt qu'il n'est une fois pour toutes ». Ouellet rappelle la racine indoeuropéenne du mot *homme* : *ghyom*, qui veut dire « terre » — homme, *homo* et *humus*, « le Terreux, le Glébeux », Adam — le Noir. Nous voici devant l'obscur — l'oubliée — naissance de l'homme. Et ce, non pas tellement, ainsi qu'on est porté à se la représenter, comme émergence, au cours d'une lointaine préhistoire, de l'espèce *homo sapiens*, que comme sans cesse sur le point de se produire en un « présent » transhistorique, « messianique », qui survient dans une tension jamais relâchée entre passé et avenir.

En d'autres termes, ce qu'on appelle son humanité est le *possible* que l'homme incarne en chaque situation mais aussi à toute époque de l'histoire — et ce possible-là, on peut le dire « transhistorique » en ce qu'il est ouverture transcendante de l'histoire. Car l'humanité de l'être humain n'a rien d'un fait qu'on pourrait décrire, objectiver et *définir* sans reste. Croire parvenir, grâce à un savoir assuré de lui-même, à circonscrire l'humanité de l'homme en une définition qui rassemblerait telles ou telles propriétés « spécifiques », cela reviendrait à concevoir et, au bout du compte, à fabriquer un pantin que des puissances convaincues de « maîtriser » le réel assujettiraient à leur dessein d'imposer un ordre totalisant et mortifère.

L'épreuve à laquelle nous astreint le choc de l'immémorial est vertigineuse. N'être pas donné en un savoir assuré, cela revient à reconnaître que nous ne savons pas d'où nous venons. Pierre Ouellet parle de « la source énergétique du Don » ou de « la puissance archaïque de la Donation ». C'est dire que nous n'avons aucune prise sur cette puissance qui nous donne d'être ; mais par contre ce qui nous est donné d'être, c'est la possibilité d'avoir à être ce que nous prétendons si légèrement que nous sommes : des hommes. Non, le vertige ne peut être dissipé. La *provenance de l'être humain est énigmatique*.

Évoquant les « *utopies historiques* » et, tout à fait à rebours, les « *uchronies messianiques* », Ouellet dit de celles-là qu'elles « *montrent [...] que l'Homme est la pire et peut-être la seule menace [...] pour lui-même* ». Il y a « *conflit entre l'Histoire et la Fiction* ». Aussi ce qui n'est donné en aucun savoir assuré ne peut-il être

entrevu, approché, selon la pure motion du désir, que dans le retour aventuré, vertigineux, à la source obscure, énigmatique qu'est la provenance de l'être humain, telle qu'elle insiste à tout moment dans l'*autre mémoire*, ouvrant ainsi l'accès à la vision, à l'imagination — à une improbable puissance. La Parole et l'Image, ou encore la *Fiction*, ne dépasse chaque homme que parce qu'elle est le vecteur de la puissance qui a la vertu de faire surgir des figures ravivant la nostalgie de ce possible, jamais actualisable une fois pour toutes, qu'est son humanité.

LE CONTRE-POUVOIR DE LA FICTION

Testaments propose la lecture de certaines œuvres littéraires contemporaines (de Primo Levi et Paul Celan à Antoine Volodine et Pierre Guyotat, en passant par Pierre Michon, Alain Fleischer, Yannick Haenel, Jerome Rothenberg et Catherine Mavrikakis, pour ne citer que les plus connus), œuvres qui, en diverses fables, répercutent toutes le choc de l'extrême tel qu'il a fait irruption au cours du vingtième siècle : « *Par-delà toute mémoire identitaire, toute mémoire communautaire, je vise à dresser le portrait d'une communauté de mémoire que la parole contemporaine incarne en décrivant et racontant malgré l'oubli où elles ne cessent de tomber les expériences conjuguées de la Fin et de l'Origine que l'Homme aura vécues depuis la Terreur [...], jusqu'à la Shoah [...], au Goulag [...], aux Guerres coloniales [...] et bien au-delà — si un tel au-delà est toujours possible.* » Si un tel au-delà est toujours possible... Car, oui, disons depuis le 20 janvier 1942, date de la conférence de Wannsee, près de Berlin, où fut décidée la Solution finale, nous devons compter avec la brèche ouverte depuis — l'après capté dans le champ d'attraction de cet impossible Réel qu'est l'altération radicale de l'humain en non-humain. Et cette mémoire-là est toujours, elle est plus que jamais à venir — pour nous, maintenant.

Archives, documents, témoignages, travaux d'historiens sont d'une indiscutable nécessité. Croirait-on pour autant que tout a été dit ? Non, quelque chose, en dépit de ce vaste corpus, n'a pas été dit, ne s'est pas fait entendre, et ce quelque chose-là ramène du côté de l'indicible, de l'infigurable. Non, ça n'a pas passé. L'archive, on sera tenté de la reléguer dans

le révolu — affaire classée. Mais pas ce qui brûle toujours d'être dit et entendu, et qui, à ce titre, nous alerte aujourd'hui, et plus vivement encore à la vue de ce qui vient. « *Ce qui est arrivé* » (Celan) ne cesse pas de venir, revenir vers nous. Tels ces « *dibbukim* », dont parle Ouellet (d'après le poète américain Jerome Rothenberg), ce terme yiddish qui renvoie « *aux esprits des morts* », plus précisément *aux esprits de "ceux qui meurent avant leur temps et entrent dans le corps des vivants"* ». Voilà pourquoi la *Todesfuge*, la « Fugue de mort » de Paul Celan n'a jamais fini de se faire entendre.

L'*autre mémoire* porte la rumeur inapaisée de « *toutes les générations qui nous ont précédés* », comme dit Benjamin, car, de chacune de ces vies, elle recueille ce qu'il reste à jamais d'inachevé, ce « *passé toujours en souffrance* ». Non, le passé n'est rien de révolu, il est toujours revenant ou « *survenant* » — sans cesse à venir. Et avec quelle impétuosité il nous presse quand « *ce qui est arrivé* » a résulté de l'irruption dévastatrice de l'inhumain ! C'est de ce passé-là, de ce qui en lui n'a pas passé que la fiction témoigne, testimoniale ou testamentaire. La « *littérature* », écrit Ouellet, est « *mémoire de ce qui vient, prédiction de ce qui est venu, emportement du temps au-delà de ses propres frontières, là où le passé présente l'avenir à notre présent* ».

L'ÉNONCIATION DE LA FIN

« *Le monde d'Auschwitz*, écrit Ouellet, est mortifère : il continue de tuer, d'exterminer, d'anéantir, non pas seulement l'Homme mais la Parole aussi, à chaque instant assassinée. » À la dernière page du livre, après avoir dit qu'« *il y a des paroles qui témoignent pour toute la Parole* », l'auteur poursuit : « *la parole des limites touche aux limites de la Parole, le silence originel, le mutisme terminal.* » Le Poème n'est ce dire qui le distingue de l'usage que parce qu'il doit affronter ce qui tend à ruiner tout langage et, avec le langage, l'humanité des parlants que nous sommes. Telle est l'inéluctable épreuve du Réel qu'il lui faut supporter. Le Poème ne s'évade pas vers quelque inoffensive ou somptueuse chimère, pas plus qu'il ne se boucle en exécration solipsistes ; il accuse le coup de la Destruction en cours depuis la brèche ouverte avec Auschwitz et le Goulag, en témoignant, dans son dire, de ce qui, encore, aurait *puissance* de

résister à l'anéantissement de l'humanité — à l'exténuation du possible qu'est l'humanité en chaque être humain.

Cette épreuve est sévère et redoutable — rien n'en garantit l'issue.

Le choc de l'extrême, les œuvres que lit Pierre Ouellet le répercutent, bien en deçà de leur énoncé de surface, jusque dans le

foyer de l'énonciation. Il dit du « style prophétique et apocalyptique de tant de textes contemporains », qu'ils « énoncent la fin plutôt qu'ils ne l'annoncent ». L'énonciation, c'est le dire en quoi la parole s'éprouve, et ainsi se forme : dans cet obscur creuset de la chair alertée, palpitante et résistant — par l'expulsion rythmée du souffle, c'est-à-dire en une syntaxe, fût-elle déchiquetée, capable d'absorber

les secousses et de rendre le contrecoup de l'extrême — résistant donc à l'assaut de l'infigurable, de l'innommable — de l'impossible Réel. L'écriture n'est rien de moins que l'insurrection désespérément obstinée de l'autre mémoire contre l'affaïssement dans ce que Ouellet appelle l'« Oubli ».



Violence et mensonge

PAR MICHEL PETERSON

HISTOIRE DU MENSONGE. PROLÉGOMÈNES

de Jacques Derrida

Galilée, 104 p.

LES YEUX DE LA LANGUE. L'ABÎME ET LE VOLCAN

de Jacques Derrida

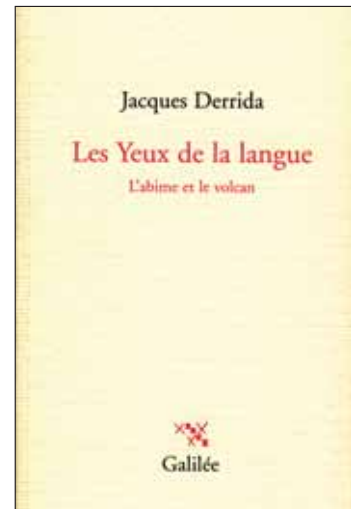
Galilée, 87 p.

Les Éditions Galilée ont récemment publié les textes de deux conférences de Jacques Derrida : *Histoire du mensonge*, prononcée au Collège international de philosophie en 1997, et publiée en anglais en 2002 ; et *Les yeux de la langue*, prononcée en 1987 à l'Institute for Semiotic and Structural Studies de l'Université de Toronto, puis également publiée en anglais en 2002. Dans les deux cas donc : publication initiale dans une autre langue que celle de l'original, traduction, déplacement, frayage. Dans les deux cas également : nouages de ces dictés avec des séminaires eux-mêmes infiniment liés. Dans le premier, « Questions de responsabilité », avec cette fois la problématique du témoignage et de la preuve ; dans le second, « Nationalité et nationalisme philosophique », avec une longue séquence de questions, dont celle de l'alliance. Est-il besoin de dire à quel point ces textes se réfractent en multiples faisceaux sur notre actualité québécoise, au moment où la pratique du mensonge s'est institutionnalisée dans l'arène politique au point où on peut se demander si elle n'est

pas devenue le discours même, signe d'une canaillerie extrême ?

LE MENSONGE COLOSSAL

Dans notre tradition occidentale, le mensonge serait un acte volontaire, intentionnel, conscient. Bien sûr, aussitôt cette évidence posée, des complications apparaissent à travers les évocations de saint Augustin et de Rousseau, dont les modèles discursifs des confessions habitent la logique de l'histoire du mensonge. La généalogie déconstructrice à laquelle procède Jacques Derrida (et qui rapproche cette conférence de la seconde année du séminaire *La bête et le souverain*) vise à déposer les notions et les principes qui seraient nécessaires à l'étude de la question dans les champs philosophique, politique, juridique et littéraire, entre autres. Effleurant en ouverture une lecture « phantasmatique » de l'« Histoire d'une erreur » de Nietzsche (*Crépuscule d'une idole*), il dépose sa réflexion sur le vrai et le faux en regard du problème de savoir « comment le monde vrai finit par devenir une fable ». Platon, qui est la vérité, n'est pas très loin,



comme du reste Lacan (« Moi, la Vérité, je parle), ainsi que saint Paul et saint Augustin. Entre ces pôles, Kant constitue un carrefour obligé, sa définition formelle et universalisante du mensonge étant toutefois écartée afin d'en réintroduire